

PROFS DANS UNE ÉCOLE "DIFFICILE"

Jeanne et Florent font "le plus beau métier du monde". Mais dans des classes où très peu acceptent de le faire. Chaque jour, ils aident à grandir ces gamins qu'on dit "sans avenir". Un job usant, mais qu'ils auraient du mal à lâcher.

Florent et Jeanne (prénom d'emprunt) sont très différents. Il a 23 ans et vient de commencer sa carrière. Elle en a 40 et a déjà une sacrée expérience. Leur point commun: ils sont profs en "encadrement différencié" (ancien-nement "discrimination positive") à Bruxelles. Lui, en maths et sciences éco. Elle, en français. Florent, qui a fait des études pour devenir gestionnaire d'entreprise, s'est pris au jeu de devenir "manager" d'une classe. Jeanne, après quelque dix ans dans cette école, pose un regard plus "fatigué" sur son job. Entre deux copies à corriger, ils nous ont parlé de leurs peurs, de leurs fiertés. De leurs espoirs aussi, pour quelques élèves qui parviendront, malgré le contexte "difficile", à faire l'université.

Aussi bien Florent que Jeanne ont grandi dans des écoles très "comme il faut" du Brabant wallon pour lui, de Bruxelles-Ville pour elle. Alors, débarquer dans une école à discrimination positive (ou "D+", comme l'appellent les vieux routiers), comme c'est souvent le cas pour les jeunes profs, ça a été le "choc social", se souvient Jeanne. Après un premier établissement déjà "chaud", on l'a envoyée

dans son établissement actuel. Au désignateur qui la nomme là-bas, elle rétorque: "Mais vous voulez ma mort ou quoi?" Il la rassure, l'école a été "pacifiée". Traduction: aujourd'hui au moins, quand il a neigé dans la cour de récré, les profs ne doivent plus craindre, comme avant, de se prendre en pleine tête des boules de neige lestées de boulons...

"Trois semaines après ma première rentrée, un gamin s'est fait poignarder à l'entrée. Pourtant, c'était vrai, ça allait mieux qu'avant. Mais ce n'était pas une vraie école: on faisait du baby-sitting, on les gardait en cours juste pour qu'ils ne fassent pas chier le monde dans la rue." Les classes de professionnelle étaient pleines de garçons qui naviguaient entre l'IPPJ et l'école, où le juge les obligeait à aller. Jeanne n'a jamais eu peur, mais a souvent ressenti une terrible "violence rentrée". "Quand les points des élèves étaient affichés dans la cour, à la fin de l'année, on me disait: "Ne sors pas toute seule, fais-toi escorter à ta voiture"."

Florent, jeune homme au sourire doux, se rappelle son premier jour face à une classe. C'était en août dernier. L'ASBL Teach for Belgium, qui recrute de jeunes diplômés pour enseigner des matières en pénurie dans des écoles difficiles (voir cadre), avait organisé une "académie d'été", avec des jeunes en difficultés scolaires obligés d'aller aux cours

pendant leurs vacances. "Dans le genre élèves difficiles, c'était le top du top, sourit Florent. Le premier soir, je me suis dit: comment vais-je tenir une semaine? Comment je vais tenir une année scolaire? J'étais au bord d'arrêter." Un prof plus expérimenté lui a donné ce conseil: "Une heure après l'autre, un jour après l'autre. C'est ça qui m'a permis de tenir".

L'ENSEIGNEMENT, UN SPORT DE COMBAT

Pour survivre, tout jeune prof en milieu "hostile" doit développer ses outils. Premier piège à éviter: le reproche du racisme, très utilisé dans ces écoles où "les seuls blonds sont des Roumains ou des Tchétchènes". Pour Jeanne, dont le nom de famille fleurit bon le sud de l'Europe, l'argenteur était facile à démonter: "Moi, raciste? T'as vu ma tête? T'as vu mon nom de famille?" "C'est une de leurs façons de tester le prof, explique-t-elle. Au Collège Saint-Michel, les élèves vont essayer de le piéger sur sa connaissance de la matière. Ici, ils tentent de l'impressionner avec une façon de parler un peu agressive ou vulgaire. Mais au final, à Saint-Michel ou ici, ça reste des ados qui défient des adultes."

Dans ces démonstrations de force, la frêle Jeanne a appris à dompter même les "gros baraqués". "Au premier cours, dans n'importe quelle école, la technique, c'est de les as-

"TROIS SEMAINES APRÈS MA PREMIÈRE RENTRÉE, UN GAMIN S'EST FAIT POIGNARDER À L'ENTRÉE DE L'ÉCOLE."

JEANNE, 40 ANS

sommer avec tout le programme de l'année. Leur faire passer d'emblée le message: "C'est moi la chef et tu vas juste la fermer, petit merdeux". C'est une façon de les respecter que d'être exigeante. En fait, avec ces publics-là, il faut être dure, sévère, mais aussi si très tendre. Leur dire: "Tu vas y arriver! Pourquoi as-tu peur? La fois passée tu y es arrivé". Il faut être un peu maman, un peu grande sœur, un peu psy, un peu assistante sociale." L'autre outil de travail quotidien, c'est l'humour. "Ils ne demandent qu'une chose (et moi aussi), c'est de s'amuser, d'apprendre en s'amusant, dit Florent. On se marre ensemble, tout en avançant bien dans la matière. Peut-être qu'ils se moquent de moi, mais je m'en fiche. L'autodérision, c'est indispensable." Son autre va-tout: le silence. Quand il ne parvient pas à avoir le calme, Florent se tait. Au bout d'un moment, les élèves l'imitent. "Ça marche, même si du coup, on n'avance pas très vite", sourit-il.

Ces outils, chaque nouvel enseignant doit malheureusement les réinventer à partir de rien, ou presque. Parce que, dénonce Jeanne, le plus difficile en D+, ce ne sont pas les élèves, c'est le manque de soutien de la hiérarchie. "On nous envoie des formateurs qui ne connaissent rien à la réalité du terrain. C'est gentil, mais c'est nous qui sommes au front!" Sans compter que ces écoles parfois péjorativement appelées "poubelles" concentrent aussi "des profs et des préfets dont personne ne veut".

Jeanne évoque ces profs de français dont l'auteur préféré est Marc Levy, ou ces profs de sciences qui soutiennent la théorie du complot concernant l'attaque de Charlie Hebdo. Il y a aussi ceux qui s'arrangent en direct avec les élèves pour ne pas donner cours. Ou encore des éducateurs qui, selon la rumeur, font "sauter" des absences en échange d'un bakchich... "Quand on n'est que trois profs sur dix à vraiment bosser avec des élèves de 20 ans qui écrivent comme des

enfants de primaire, ça devient franchement compliqué, résume Jeanne. Le pire, c'est que les élèves réalisent leur retard. Car ils ne sont pas cons!"

En fait, déplore Jeanne, beaucoup de ces enfants, issus de quartiers très pauvres, avaient déjà du retard en entrant en primaire. "Ce n'est pas un problème ethnique, précise Jeanne. Le fils de l'ambassadeur d'Arabie saoudite, il sait lire et écrire. C'est un problème social: à Bruxelles, les pauvres, ce sont les étrangers." Les instits de maternelle les appellent des "enfants-poussette": on ne les en sort que pour les mettre au lit ou devant la télé. À trois ou quatre ans, ils n'ont encore jamais eu un bic en main. Et ça ne va faire que s'accroître d'année en année.

Quand on sait que, selon une étude (UMons, Saint-Louis et ULg) de 2013, un élève sortant de D+ a un taux de réussite dans le supérieur trois fois moindre qu'un élève sortant d'une école "huppée", n'a-t-on pas l'impression de se battre contre des moulins? Florent, encore tout gorgé des ambitions de Teach for Belgium ("Un jour, la réussite d'un élève ne dépendra plus de son origine socioéconomique"), est confiant. "Mes 5^{es} sciences économiques ont des étoiles dans les yeux. Et moi, j'attise ça: je leur parle d'aller à l'Ichec, des études qu'ils feront après. Je pense que la majorité de ma classe ira à l'université."

Jeanne est beaucoup moins optimiste. Dans ses classes de générale, sur 45 élèves, un de ses collègues et elle ont récemment estimé que seulement trois élèves avaient le niveau pour faire l'unif. Quand elle prévient une classe qu'à ce stade, ils n'ont pas le niveau, qu'il va falloir se secouer, les élèves répondent: "On est dans une école de merde, c'est normal qu'on n'ait pas le niveau". "Je leur dis que certains avant eux, en travaillant beaucoup, ont pu faire droit ou médecine. Mais c'est l'exception." D'ailleurs les élèves connaissent chacune de ces "légendes" de l'école par leurs prénoms tant ils sont rares. Paradoxa-

lement, les classes les plus agréables de Jeanne se trouvent en technique. En option pharmacie, beaucoup trouveront un job de laborantin sans difficulté. "Quant aux professionnels, la plupart sortent de la scolarité sans être capables de comprendre un article du journal Métro! Après, il ne faut pas s'étonner qu'ils se fassent avoir et partent en Syrie."

USANT, MAIS AMUSANT

De quoi épuiser même les plus motivés. "Les gens qui ont toujours rêvé d'être profs, ceux qui ont de grandes ambitions, ils ne tiennent pas", constate Jeanne. Mais Florent et Jeanne ne se présentent pas en martyrs, ni en sacrifiés du bien commun. Loin de là. "J'adore l'enseignement, dit le jeune homme. Je n'ai jamais voulu être prof et là, je m'éclate, je vais tous les jours à l'école avec le sourire. Je crois que je pourrais faire ça toute ma vie." Jeanne, plus fatiguée, n'envisage pas non plus de lâcher le métier. Parce que, comme tous les ados, ses élèves sont très attachants, très gentils.

"Une fois que vous êtes acceptée, les contacts deviennent vraiment tendres." À la récré, certains viennent toquer à son local, juste pour "taper la discute". L'année passée, après un congé maladie, ses élèves se sont cotisés pour lui offrir des chocolats. À un collègue, qui avait eu un décès dans sa famille, ils ont apporté des fleurs... "Globalement, ce sont vraiment des élèves adorables, d'une immense gentillesse. Plus humains que dans les écoles plus bourgeoises où les gamins sont plus méprisants, plus sournois. C'est juste un grand gâchis, conclut-elle. Parce que ces gosses ne sont pas plus bêtes qu'une classe d'Émile Jacqmain ou de Saint-Michel. Ils ont juste moins de bol dans la vie. Et le système scolaire fait qu'ils sortent plus abîmés."

✘ Maïder Dechamps

“Profes d’élite”

Le projet Teach for Belgium vient des États-Unis et l'ASBL est implantée chez nous depuis 2013. Le principe: recruter de jeunes diplômés universitaires et les former (sans agrégation) pour enseigner pendant deux ans des matières en pénurie dans des écoles “à encadrement différencié”. Leur ambition? Qu’“un jour, la réussite d’un élève ne dépende plus de son origine socioéconomique”. Ça fait rêver dans une Fédération Wallonie-Bruxelles régulièrement pointée par les fameux classements PISA comme l’un des systèmes scolaires parmi les plus inéquitables des pays développés. Pour autant, cette initiative privée (financée par le géant américain de la consultance McKinsey) “parallèle” au ministère de l’Enseignement a aussi ses détracteurs qui s’inquiètent de voir, comme c’est de plus en plus le cas à l’université, des entreprises privées s’infiltrer dans un système éducatif en manque de moyens.

➔ PLUS D’INFOS: <http://teachforbelgium.org>
